MOUVEMENT HUMANITÉ NOUVELLE

ÉCONOMIE ET TRAVAIL

Rome

3 juin 1984

Intervention de Chiara Lubich

mouvement des
focolari

Le 20 Mars 1983, sous le titre « Vers une Humanité Nouvelle », près de 20.000 personnes de 45 pays de tous les continents se rassemblèrent à Rome.

Au cours de cette journée marquée par des témoignages d'une exceptionnelle densité, vécus dans tous les secteurs de la vie socio-économique, les participants virent se dessiner, au-delà des difficultés du monde actuel, des perspectives d'avenir qui firent éclater un enthousiasme, un élan, un souffle ; un style était donné.

Dès 1984, 3.000 représentants de ces mêmes pays se retrouvèrent à Rome pour un congrès spécifique axé sur « L'économie et le Travail ».

De retour dans leurs pays d'origine, ils exprimèrent le besoin de voir se développer ce qu'ils avaient entrevu à Rome et de communiquer ; c'est la raison d'être de cette journée en France en 1985.

Chiara Lubich, lors du congrès du 3 Juin 1984 a donné sous forme de lignes-programmes, le fruit de 40 années de réflexions et de réalisations très concrètes du Mouvement des Focolari dont elle était la fondatrice et la présidente[1].

En quelques mots, esquissons ce qui caractérise le Mouvement des Focolari afin de bien comprendre sur quelle racine s'est greffé le « Mouvement Humanité Nouvelle ».

En 1943, une étudiante Chiara Lubich, dans la ville de Trente bombardée, choisit Dieu comme idéal de sa vie. Elle entraîne dans ce choix audacieux quelques jeunes filles, et bientôt des centaines, puis des milliers de personnes de tous âges, de tous milieux dans une aventure qui rejoint maintenant les extrémités de notre planète.

N'oublions surtout pas ce point de départ de Chiara Lubich, ce « choix de Dieu comme idéal de sa vie », à ce moment-là, tout s'effondrait autour d'elle, tout s'écroulait : les projets, les vies, les espoirs de chacun du fait des ravages de la guerre et des bombes. Une seule chose « ne s'écroule pas », pensait-elle : Dieu. Et son choix était logique, radical.

Ce n'est pas un choix « d'idéaliste » ; dans la ville de Trente errent les sans-abri, les affamés, les blessés. Il faut trouver vivres, vêtements, matelas, logements... Chiara et ses amies s'affairent sans relâche. Bientôt, plusieurs milliers de démunis sont logés, nourris, vêtus....

Ni Chiara, ni ses amies ne possèdent quoi que ce soit. Ni argent, ni subventions et pourtant les vivres et les vêtements affluent chaque jour et sont distribués sur le champ dans un va-et-vient incessant.

Mais qu'ont-elles donc ces jeunes filles pour dynamiser ainsi les énergies, recréant un tissu social de solidarité ? Un secret ? Un amour très fort les relie, une force qu'elles nomment « unité », un feu capable de renverser les murailles des égoïsmes et de l'indifférence. Maintenant, rien ne les arrêtera plus.

« Leur tâche est de contribuer à donner pleinement son sens à tous et à tout, en affirmant que toute chose tire son origine de Dieu et en travaillant à reporter chaque chose à Dieu ».

Aussi, Chiara nous invite-t-elle à rechercher dans l'Ancien et le Nouveau Testament la pensée de Dieu sur l'économie et le travail, à la discerner dans l'enseignement de l'Église et à la confronter à ce que pense l'homme d'aujourd'hui. Elle aborde également le sens, la place et les problèmes du travail.

Afin de nous aider à trouver le juste chemin d'un tel programme, Chiara Lubich nous guide de sa pensée et des réalisations concrètes de 40 années d'expériences.

Pour elle et pour tous ceux qui vivent de ce même idéal, une conviction, ou mieux encore, une certitude : oui le monde où nous vivons peut changer, sans bruit, avec un autre regard, avec la force de l'Évangile vécu qui répond au profond désir de bonheur des hommes.

[1] Chiara Lubich est décédée le 14 mars 2008.

Le Mouvement « Humanité Nouvelle » est une expression du Mouvement des Focolari qui est aussi appelé « Œuvre de Marie ». Cette Œuvre - comme Marie, Siège de la Sagesse et Mère de famille[2] - est en chacune de ses branches et mouvements, surnaturelle et naturelle à la fois, et il ne peut en être autrement. Nous sommes chrétiens et nous sommes hommes : deux aspects bien distincts l'un de l'autre, même si l'un ne peut faire abstraction de l'autre. En effet, l'homme ne se réalise lui-même en tant qu'homme que dans la communion avec Dieu qui a été rétablie par le Christ.

Justement parce qu'il est divin et humain à la fois, notre Mouvement base chacune de ses expressions et donc celles de l'économie et du travail, sur certains aspects plus divins et sur d'autres plus terrestres, pour ainsi dire.

NOUS SOMMES DES TRAVAILLEURS

En ce qui concerne l'aspect plus divin ou surnaturel de la vie économique, il existe un point de référence essentiel pour nous tous et nos statuts le définissent ainsi : c'est la phrase de l'Évangile : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît ». (Mt. 6.33).

Pour pourvoir à notre subsistance, nous sommes donc appelés à nous intéresser avant tout au Royaume de Dieu.

La plupart d'entre nous sont des laïcs et nous basons notre vie économique sur le travail. Or, nous ne devons pas compter sur lui d'abord pour ce qui est nécessaire à notre existence, mais sur la providence de Dieu.

« Chercher le Royaume de Dieu et sa justice » signifie vivre notre foi, faire régner Dieu en nous et dans le monde.

Mais si nous cherchons le Royaume de Dieu, le reste arrive par surcroît. Si nous nous comportons en fils, Dieu le Père pense à nous. Lui aussi désire faire sa part pour sa famille humaine, et la faire en tant que Dieu. Par conséquent, il pourvoit à tout, nous n'imaginons pas à quel point !

Cependant si Jésus nous demande avant tout de chercher le Royaume de Dieu, cela ne signifie pas pour autant, qu'il nous dispense de travailler. Au contraire, nous devons avoir - comme l'affirment nos statuts - « une conception très élevée du travail ». Et tout simplement, parce que Dieu lui-même le considère ainsi.

En effet, s'il est vrai que l'homme trouve sa réalisation dans la communion avec Dieu car il est créé à son image, il est vrai aussi qu'elle n'est pas le seul élément constitutif de l'homme. La Bible signale que le fait de pourvoir à sa nourriture et de travailler est aussi une de ses caractéristiques. L'homme ne peut pas ne pas travailler. Et ceci est tellement évident pour Dieu que dans le Décalogue, par exemple, il a préféré souligner le fait de ne pas travailler un jour de fête. Dans les Évangiles, il ne donne pas, non plus, de consignes particulières au sujet du travail. Mais, pour nous faire comprendre combien l'homme et le travail sont une seule chose, le Verbe de Dieu, quand il s'est fait homme, même s'il était saint et Dieu, ne s'est pas retiré dans la solitude pour méditer ou prier, mais il a travaillé durant les trente années de sa vie privée.

Pour Dieu, le travail est donc un aspect de l'homme si important que s'il manquait, l'homme serait moins homme. Les membres de l'Œuvre de Marie, eux aussi, trouvent leurs moyens de subsistance dans le travail, comme Jésus. La première inspiration de cette Œuvre est née de la maison de Nazareth qui a abrité trois travailleurs, Jésus, Joseph, Marie. Ceux qui en font partie comprennent qu'en travaillant, ils accomplissent la volonté de Dieu, comme Jésus, Joseph et Marie.

Les focolarini eux-mêmes, appelés à une vie communautaire, doivent apporter, lorsqu'ils entrent au Focolare, une seule dot : savoir travailler et gagner leur vie.

Et pour eux, comme pour tous, le travail ne sera pas un complément ou la contrepartie d'une vie contemplative, d'une vie de prière ou d'apostolat, mais il sera leur vie. Leur vocation ne

[2] Chiara Lubich, *Méditations*, Éditions Nouvelle Cité.

consiste pas à offrir à Dieu des heures d'adoration par exemple, mais plutôt à lui offrir leur propre travail.

Et même s'ils sont appelés à annoncer au monde un grand idéal, ce n'est pas d'abord en prêchant qu'ils le feront, mais surtout en agissant, en travaillant, en continuant ainsi la vie privée de Jésus. En tant que focolarini, ils servent Dieu, d'abord en tant que travailleurs. Si l'on devait donner une définition des focolarini, on devrait les appeler « travailleurs ».

Puisque pour tous c'est un devoir de travailler et que, grâce au travail, nous nous réalisons et nous accomplissons le dessein de Dieu sur nous, nous devons essayer de l'accomplir le plus parfaitement possible. Les membres du Mouvement seront parfaits, s'ils sont de parfaits travailleurs. C'est pourquoi ils sont appelés à faire de chaque heure de travail, un chef d'œuvre de précision, d'ordre et d'harmonie. Ils doivent aimer la ponctualité, s'engager dans leur travail, et faire fructifier leurs talents pour l'améliorer. Et de même que pour d'autres raisons les études religieuses sont nécessaires pour eux, ils doivent aussi se perfectionner continuellement dans leur domaine suivant la formation relative à leur profession.

En caricaturant un peu, pour une partie de l'humanité, surtout en Occident, la vie est réduite aujourd'hui, à une véritable frénésie du travail, à la recherche d'un super-perfectionnement qui ne laisse place à rien d'autre dans la vie. Ailleurs, surtout en Orient, on donne une valeur absolue au travail et cette maxime reste en vigueur : « Omnia vincit labor », « l'effort vient à bout de tout ». Dans ce contexte, on comprend alors combien notre Mouvement manifeste son actualité lorsqu'il souligne le travail, même s'il n'en fait pas « l'unique nécessité de la vie » ni son seul but. L'amour seul, nous le savons, triomphe de tout : « Omnia vincit amor ».

DÉTACHEMENT ET PROSPÉRITÉ

Pour donner alors sa juste mesure au travail, notre Mouvement veut voir se réaliser un principe qui semble contredire ce que nous venons de dire. Il nous demande à tous, de travailler avec un certain détachement de notre profession. C'est un principe que tout homme devrait suivre, car les paroles du Christ, du moins dans leur application spirituelle, sont valables pour tous : « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple ». (Lc 14- 26 Tob.). Mais : « Quiconque aura laissé, maisons, frères, sœurs, père, mère, enfants ou champs, à cause de mon nom, recevra cent fois plus et aura en héritage la vie éternelle ». (Mt 19,29).

Nous devons tous être détachés des « champs », au moins spirituellement ; ce qui signifie du travail des « champs ». Le travail doit être aimé, oui, mais pour Dieu et non pas avant Dieu. Chacun doit être prêt à faire passer le travail au second plan dans son cœur au cas où il prendrait la première place.

Qu'en résultera-t-il ? « Quiconque aura laissé... recevra cent fois plus et aura en héritage la vie éternelle ». « Cent fois plus », le centuple, c'est-à-dire un nombre indéterminé : cent fois plus en biens, en prospérité économique. Et voilà que pour le simple détachement qui nous est demandé jaillit de façon nouvelle l'abondance de la providence du Père.

Ces quelques idées révèlent déjà que notre conception du travail est d'une grande actualité et que notre manière de travailler répond aux nécessités présentes du monde du travail.

L'ÉVANGILE, FORCE DES PAUVRES

Face aux immenses besoins de l'humanité d'aujourd'hui, en particulier en emplois, surtout chez les jeunes, nous nous sentons souvent démunis devant notre impuissance ou notre retard à répondre. Le fait de savoir que des possibilités concrètes existent pour que le surcroît et le centuple arrivent, ne nous redonne-t-il pas la sérénité, ne nous encourage-t-il pas à faire toute notre part pour que Dieu le Père fasse la sienne ?

Ce surcroît et ce centuple qu'il nous donne, nous le connaissons. Tous les jours nous en avons des confirmations extraordinaires. Et nous n'avons qu'un seul désir : que cette expérience se généralise parmi les hommes afin que soient résolus de cette façon des problèmes très urgents comme, par exemple, celui de la faim et de la soif dans le monde.

Notre expérience nous montre encore que l'Évangile est « la force des pauvres »[3] comme l'indique le titre de l'un de nos livres écrit au Brésil. Grâce à lui, les plus démunis eux-mêmes, trouvent une manière de sortir de situations inhumaines : parce qu'ils croient en Lui et obéissent à ses Paroles, Dieu intervient.

Nous savons aussi que l'Évangile libère les riches du poids et des préoccupations de leur richesse. Il les conduit à vivre le commandement de l'amour. Ces riches donnent ce qu'ils ont, ou partagent leurs biens avec d'autres, sans aucune révolution violente.

Le principe d'un travail accompli consciencieusement n'est-il pas aussi un excellent remède au manque de sérieux, d'application au travail que l'on peut observer en certains lieux, ainsi qu'à l'absentéisme dont on souffre ici et là ?

Ce détachement du travail qui nous est demandé n'est-il pas une bonne disposition de base pour nous ouvrir à ces mutations auxquelles nous sommes si peu préparés ? Le changement technologique actuel oblige beaucoup de personnes à travailler dans d'autres secteurs que le leur, ce qui nécessite une continuelle remise à jour des compétences et des tâches.

Les piliers sur lesquels s'appuie notre vie sont donc deux : chercher le Royaume de Dieu et travailler.

Mais pour nous, membres du Mouvement des Focolari, la recherche du Royaume de Dieu revêt un caractère qui lui est propre : c'est un chemin que nous ne parcourons pas seuls, mais ensemble. Nous sentons que nous vivons une époque où l'Esprit Saint souligne la Parole qui est une phrase synthèse de l'Évangile : « Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jn 15-12 Tob.) et où il met en évidence l'unité que Jésus a demandé au Père. Il appelle avec force les hommes à cheminer les uns avec les autres, bien plus, à être avec tous ceux qui le désirent un seul cœur et une seule âme.

Cela entraîne des conséquences importantes. Une des caractéristiques des membres du Mouvement à ses débuts, a été cette expression concrète qui ne peut pas ne pas être mise à la base de toute activité et de toute réflexion concernant l'usage des biens ou la solution des problèmes sociaux. Il s'agit de la communion des biens réalisée totalement par quelques-uns ou ponctuellement par d'autres qui donnent leur superflu.

Cette communion qui engage chacun personnellement et concrètement, rend plus légitime et plus fructueuse la recherche de tout autre moyen bon et licite, pour que tous aient de quoi vivre honnêtement et dans la dignité.

Et puisque nous connaissons le moyen d'avancer, en étant un seul cœur et une seule âme, nous avons donc la possibilité d'aider l'humanité d'aujourd'hui à atteindre des objectifs importants.

LE TRAVAIL POUR L'HOMME

Nous savons, par exemple, que dans sa vie économique, la société contemporaine est conditionnée par le système de production industrielle. Aussi l'homme est-il souvent subordonné à l'efficacité et au rendement de la machine.

Le centre du système de production n'est pas l'homme mais la production elle-même ; seuls les biens comptent, et non pas l'homme et son travail.

Aujourd'hui, le travail de l'ouvrier n'a souvent pas de sens pour lui. Bien qu'il ait été imaginé par Dieu en fonction de l'homme, le travail ne concourt pas à sa réalisation parce qu'il ne développe pas ses potentialités de créativité ni d'intelligence. Il revêt un caractère aliénant. Il est .aussi parfois dégradant sur le plan physique et, plus encore, sur le plan psychologique car il est subi et non choisi, par manque d'alternative, il n'est qu'un pur moyen de subsistance. Aussi il procure généralement une sensation de vide. Il s'ensuit le rejet d'un tel type de travail.

A côté de la fatigue physique, en certains endroits d'autres éléments pèsent encore sur le travail, ainsi le caractère répétitif des mouvements, au lieu de faire de l'homme un être à l'image de Dieu créateur et donc toujours novateur, en fait une machine.

[3] Ginetta Calliari, *L'Évangile, force des pauvres*, Éditions Nouvelle Cité.

Le travail est encore trop souvent opprimant parce qu'il est utilisé au profit d'un groupe d'hommes ou de pays et non au profit de l'homme lui-même et de tous les hommes. C'est pourquoi, comme l'affirme Jean-Paul II : « On avancera dans cette voie difficile (...) des indispensables transformations des structures de la vie économique que moyennant une véritable conversion de l'esprit, de la volonté et du cœur »[4].

Pour cela, il faudra réaffirmer en premier lieu, la primauté de l'homme sur le capital, sur la propriété, sur les structures et créer une éthique du travail, qui tienne compte du fait que « par le travail, l'homme (...) se réalise lui-même en tant qu'homme et même, en un certain sens, devient plus homme »[5].

Mais il y a une seconde conversion à faire et celle-ci doit être faite par tous : l'homme doit faire renaître en lui, au nom de Dieu qui l'a créé, la conscience de sa « socialité », du fait qu'il est un être social, dimension sans laquelle il ne serait pas encore complètement homme. Un autre élément constitutif de l'homme, en effet, selon la Genèse, outre la communion avec Dieu et le fait d'être appelé à se procurer sa subsistance et à se dédier au travail, est sa « socialité », ses rapports avec les autres.

Dans la pensée de Dieu, « socialité » signifie aimer les frères comme soi-même, « comme soi-même », rien de moins. Bien plus, les aimer d'un amour qui, parce qu'il émane de plusieurs personnes, devient réciproque et qui, parce qu'il est inspiré par le Christ, engendre l'unité. Et l'unité peut concourir avec une certaine efficacité à la solution des problèmes actuels du travail.

UNE CONSCIENCE SOCIALE PLANÉTAIRE

Grâce à elle, l'homme, et donc chaque personne du monde du travail (de l'industriel à l'administrateur, du directeur aux techniciens, des employés aux agents de maîtrise) chacun, pour être solidaire, aime les autres de manière à devenir une seule chose avec eux.

Grâce à elle, nous sommes portés à nous comprendre mutuellement, à faire les efforts des autres comme les nôtres, à sentir nôtres leurs problèmes, à trouver ensemble des solutions. Cette spiritualité nous conduit à trouver d'un commun accord de nouvelles formes d'organisation du travail. Et l'on en arrive ainsi à partager et à participer, tous ensemble, autant aux moyens de production qu'aux fruits du travail.

Qu'en résulte-t-il ?

Prenons un exemple : pour l'ouvrier, le travail industriel est écrasant et anéantit sa propre personnalité, car il n'y voit pas le fruit de son intelligence ni l'œuvre de ses mains. Par contre il sent sien, vraiment sien, tout ce qui concerne aussi les autres ; le travail ne peut que retrouver son sens, bien plus, un sens exaltant.

La redécouverte d'une conscience sociale est, par conséquent, nécessaire. Il est indispensable de prendre conscience que dans le monde l'humanité est une seule famille. Il est donc nécessaire d'adopter un mode de vie en conséquence. Comme dans une famille naturelle, le plus jeune des enfants ressent que tout ce qui appartient à la famille entière est à lui : le père, la mère, les biens, la maison, les objets, le jardin, etc. De même, aujourd'hui, chaque travailleur, et en particulier l'ouvrier, doit sentir sien tout ce que produit aussi le monde industrialisé pour se sentir à nouveau homme, ou mieux, plus homme dans son travail.

Mais on le sait - et tous les jours les journaux en témoignent -, il est difficile d'atteindre ces objectifs avec la seule bonne volonté humaine, avec une conception du travail purement matérialiste.

Nous savons combien la solidarité a poussé les ouvriers à lutter contre les injustices du système industriel naissant, au siècle dernier. « Une juste réaction sociale » affirme Jean-Paul II.

Mais si de réelles améliorations ont été obtenues pour sauvegarder les droits fondamentaux des ouvriers, dans de nombreux pays les injustices persistent sous des formes diverses et de nouvelles sont nées, depuis lors.

[4] *Redemptor hominis*, n° 15.
[5] *Laborem exercens*, n° 9.

Le fait est qu'il n'est pas suffisant d'unir les ouvriers pour résoudre les problèmes économiques : il faut unir tous les hommes du monde du travail.

Et, bien plus, car le monde du travail lui-même est lié à tous les autres mondes de la vie de l'homme : au monde de la politique, à celui de la morale publique, de la santé, de l'enseignement, etc.

Afin que le travail acquière à nouveau pleinement son sens pour chaque homme, il est nécessaire de faire la redécouverte d'une vaste conscience sociale. Mieux, étant donné que l'économie de chaque pays est liée à celle des autres nations, une conscience sociale à dimension planétaire est nécessaire, comme l'affirme aussi le Pape.

L'homme a brisé la communion avec Dieu par le péché, il a compromis et il compromet sans cesse gravement la communion avec ses frères et donc la solidarité humaine. Qui peut alors aider l'homme à se considérer membre de la grande famille humaine « sans renier ses racines, son appartenance à sa famille, à son peuple et à sa nation, ni les obligations qui en découlent... »[6].

Qui peut le faire ?

Seul le Christ que l'on relègue si souvent au domaine de la vie privée peut le faire. Son amour surnaturel et universel, que l'on limite à la vie de prière, est le ferment indispensable de toute l'existence humaine dans ses multiples expressions.

C'est seulement avec son amour que l'on peut édifier, avec certitude, un monde où la justice et la paix sont durables.

HOMMES A LA DIMENSION DE L'HUMANITÉ

Pour ce qui est du travail, c'est par l'amour du Christ que l'égoïsme et la haine, considérés souvent comme lois essentielles de la vie sociale, pourront être éliminés. C'est avec son amour que, dans les communautés de travail on s'apercevra que l'unité est bien plus utile que la division pour améliorer le travail. Avec son amour, la vie de la société elle-même ne sera pas considérée comme une lutte contre autrui mais comme un engagement à grandir ensemble.

Seule une nouvelle civilisation, basée sur l'amour, pourra aussi apporter une solution aux problèmes complexes du monde du travail.

C'est à cette civilisation de l'amour que, nous aussi, nous nous sentons appelés.

Nous nous sommes très souvent demandé pourquoi Dieu nous a répartis sur toute la terre. Pourquoi formons-nous ce filet, lâche encore en certains points, mais qui embrase le monde et resserrera toujours plus ses mailles ?

Une réponse peut être celle-ci : nous devons concourir nous aussi, à faire éclore davantage dans le cœur des hommes cette conscience sociale mondiale. Il nous faut concourir nous aussi, à susciter, partout, des hommes remplis de l'Esprit du Christ qui, formés au contact de cultures de toutes latitudes, puissent ouvrir la voie à beaucoup d'autres, et leur permettre d'ouvrir davantage leur cœur au monde entier.

Nous nous émerveillerons alors du bénéfice immense que le monde du travail, lui aussi, en tirera. Le résultat sera imprévisible. En effet, grâce à l'amour réciproque, le Christ, qui a dit : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt. 18, 20), sera à nouveau présent en ce monde. Il sera là, spirituellement mais réellement présent, parmi les ouvriers, dans les ateliers, dans les usines, dans les chantiers, dans les mines. Il sera avec les paysans, dans les champs. On le trouvera parmi les commerçants, les employés des services publics et dans tous les milieux de travail.

C'est lui qui guidera le monde du travail vers son vrai destin.

Nous pensons souvent que le Christ est trop grand, trop lointain. Certes il est Dieu, mais il est aussi homme, il est aussi l'un de nous et il veut vivre aujourd'hui aussi parmi les hommes, éclairer avec sagesse la beauté et la haute signification du travail.

[6] Cf. Jean-Paul II, *Allocution à l'Organisation Mondiale du Travail (O.I.T.)*, n° 10, GENÊVE, 15/06/1982.

C'est le Christ et lui seul qui libérera pleinement l'homme du travail des nouvelles formes d'esclavage de l'an 2000.

Une conscience sociale à dimension planétaire est donc nécessaire.

Seuls des hommes dont la conscience est ouverte au monde entier, des « hommes à la dimension de l'humanité » ou des « hommes-monde », des hommes qui essaient de dilater leur cœur aux dimensions de celui du Christ, Homme-Dieu, peuvent parvenir aujourd'hui à cette souveraineté à laquelle Dieu appelle chaque homme.

Mais pour cela, il est nécessaire d'avoir une conception chrétienne du monde.

Il existe une conception matérialiste du travail et de l'histoire. Elle affirme le primat de la production (c'est l'optique capitaliste) ou du travail de l'homme comme facteur déterminant de l'histoire (c'est l'optique marxiste) en faisant totalement abstraction du transcendant.

Il existe, au contraire, une conception chrétienne du travail et de l'histoire, qui diffère radicalement des deux premières. Elle affirme que si l'homme accepte de mettre à la base de sa vie, et donc aussi de son travail, l'amour universel envers tous les hommes, Dieu l'associe à son œuvre de créateur et de rédempteur.

Dieu créateur s'est reposé le septième jour, comme pour signifier qu'en cet instant c'était au tour de l'homme de prolonger son œuvre.

Grâce au travail, en effet, la nature reçoit l'empreinte de l'homme. Mais, puisqu'en aimant, l'homme vit son « être à l'image de Dieu », la nature, transformée par lui, devient, pour ainsi dire, œuvre de Dieu.

L'homme donc, continue le travail de Dieu créateur.

Et l'homme continue également, d'une certaine manière, la rédemption du Christ.

LE TRAVAIL TRANSFORME LE COSMOS

Nous savons qu'il y a un lien profond entre le cosmos et l'homme : l'homme a été formé avec de la terre et meurt dans la terre. L'homme vit des fruits de la terre, respire l'air qui l'environne...

Nous savons que le péché de l'homme, par sa faute, a eu aussi un effet sur le cosmos. Il a détruit l'harmonie qui existait à l'origine entre l'homme et le cosmos : « Maudit soit le sol à cause de toi ! », « A force de peines tu en tireras subsistance tous les jours de ta vie » (Gen. 3, 17 Jerusalem). Depuis lors, tout travail humain a été inévitablement uni à la peine et à la souffrance.

Mais Dieu envoie son Fils sur terre et la rédemption qu'il opère touche l'homme tout entier et donc aussi son travail. La peine et la souffrance demeurent, mais par elles l'homme qui aime, collabore, d'une certaine manière à sa propre rédemption avec le Fils de Dieu, à ce qu'on appelle le Royaume de Dieu.

Grâce à l'homme, la rédemption envahit toute la création.

La rédemption du cosmos est déjà accomplie en Jésus-Christ. Mais, comme en nous, par nous, elle se réalise dans la mesure où nous sommes mus par l'Esprit du Christ, comme le dit Paul : « La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu, elle garde l'espérance d'être aussi libérée (...). Elle gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement » (Rm 8, 19, 22 Tob.).

Elle gémit dans les douleurs. Pourquoi ? Dans l'attente des cieux nouveaux et des terres nouvelles.

« Nous ignorons le temps - dit Vatican II - de l'achèvement de la terre et de l'humanité et nous ne connaissons pas le mode de transformation du cosmos. Certes, l'aspect de ce monde déformé par le péché passe ; mais nous l'avons appris par la révélation, Dieu nous prépare une nouvelle demeure et une nouvelle terre... »[7].

[7] *Gaudium et Spes*, n° 39, 1.

Cette transformation qui est, avant tout, don de Dieu, grâce à son Esprit, est aussi un devoir pour l'homme, et il y participe dans la mesure où, à travers la souffrance et le travail, il s'unit à la mort du Christ.

Le travail est donc continuation de l'œuvre créatrice de Dieu. L'effort du travail, contribution à la rédemption de l'homme et à la restauration du cosmos.

« Puis je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, dit l'Apocalypse, car le premier ciel et la première terre avaient disparu... Je vis aussi la cité Sainte, la Jérusalem nouvelle, (...) J'entendis alors une voix clamer, du trône : "Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure parmi eux ; ils seront son peuple, et lui, Dieu-avec-nous, sera leur Dieu" » (Ap. 21, 1-3 Jérusalem).

Voilà la vision chrétienne que nous devons avoir de l'avenir qui nous attend tous et que nous pouvons rêver d'avoir, si nous y collaborons par notre travail réalisé en unité avec Dieu créateur et rédempteur.

Mais c'est aussi la réalité que nous pouvons vivre, dès à présent, ici-bas, en réalisant ce Royaume grâce à l'amour universel envers tous les hommes. Il peut déjà exister et transformer chaque milieu de travail en « demeure de Dieu parmi les hommes ».

C'est donc une vie profondément ancrée dans la foi qui pourra aider les chrétiens de notre siècle, en union avec tous les hommes de bonne volonté, à résoudre les graves problèmes sociaux actuels.

Nous ne pouvons pas ne pas apporter notre contribution en ce sens là.

Les premiers chrétiens vivaient de façon radicale l'amour universel, ils visaient « le ciel nouveau et la terre nouvelle » qui les attendaient dans l'avenir, et on disait que « parmi eux, nul n'était dans le besoin » (Ac. 4, 34 Jérusalem).

Dans notre siècle marqué par la faim, les discriminations de toutes sortes, les inégalités sociales et le danger des catastrophes nucléaires, nous trouverons les moyens et les méthodes pour que le moins grand nombre possible de personnes soit dans le besoin, si aujourd'hui encore nous avons, comme les premiers chrétiens, le courage de croire pleinement en Jésus-Christ, de vivre sa Parole en nous engageant de façon radicale et de réaliser ainsi son Royaume d'amour parmi les hommes.

Chiara LUBICH